

XU Zhiyuan

ÉTRANGER DANS MON PAYS

Traduit du chinois par
Nicolas Ruiz-Lescot



*Éditions
Philippe Picquier*

AVANT-PROPOS

Un livre en entraîne un autre. Je me souviens du plaisir éprouvé à la lecture de *La Chine à petite vapeur* : Paul Theroux a passé un an à bord des trains chinois, voyageant entre Guangzhou et Harbin, Shanghai et le Xinjiang... Observer, sentir, goûter, être stupéfait ou affolé et, à l'occasion, risquer une conversation.

La Chine qu'il décrivait m'était si familière qu'il m'aurait suffi de fermer les yeux pour sentir ces odeurs de brochettes fumantes sur les trottoirs ; ou imaginer ces regards tantôt ahuris, paisibles ou indifférents ; voir, aussi, ces constructions ineptes, si peu modernes, et si peu traditionnelles ; et cette sociabilité particulière, qui fait que deux étrangers, lorsqu'ils se découvrent un ami commun, passent brusquement de la froideur à l'enthousiasme. Pourtant, je n'avais jamais essayé d'écrire sur cette vivante réalité.

Les textes rassemblés ici ont pour la plupart été écrits au cours des trois dernières années. Ils sont aussi le fruit d'un déséquilibre entre mes moyens et mon ambition. J'aurais chaque fois voulu rédiger un livre entier. Lors de mon voyage entre Aihui et Tengchong, à l'été 2007, j'avais envisagé un récit dans la veine de celui de Paul Theroux. Mais j'ai perdu patience, et après quarante jours

de voyage, j'ai bâclé un texte dans lequel je n'ai même pas décrit en détail les sources de Tengchong, pourtant la dernière étape du voyage de Xu Xiake. J'aurais également voulu proposer un commentaire concis sur l'histoire de Taiwan, puis j'ai pensé que l'ajout d'un nouveau siècle de tragicomédies chinoises aux notes d'un voyage de neuf jours aurait alourdi le récit.

Mon impatience et mes qualités d'observation insuffisantes m'ont souvent conduit à mobiliser l'Histoire, lorsqu'il fallait pallier les insuffisances du récit. Certains voyages furent de longues expériences de lecture : contre la fenêtre d'un bus, je découvrais les lieux que je traversais, mais décrits par d'autres, qui avaient vécu un siècle plus tôt. Souvent aussi, je me suis laissé déborder par l'envie de disserter, plutôt que de décrire scrupuleusement certains instants.

Ce livre est donc un mélange. On y trouve des notes de voyage, des portraits ou des commentaires, mais le thème est toujours le même : il s'agit du sentiment de profonde rupture éprouvé dans la société chinoise contemporaine.

On fanfaronne à l'envi sur l'immémoriale continuité de la civilisation chinoise, mais tout un chacun peut constater que ce pays a été « rénové » de fond en comble. Il est difficile d'apercevoir une construction de plus d'un siècle d'âge. Et quant aux événements qui se sont déroulés ces vingt dernières années, nous nous en souvenons à peine : ici, les êtres sont pareils à ces lentilles d'eau qui flottent sans racine. Confus, autant qu'angoissés, tour à tour comiques et tragiques, ils débordent d'une énergie sans limite ; ils n'ont plus de tradition sur laquelle s'appuyer pour construire du sens ou des valeurs, mais cet affranchissement est aussi une forme de liberté. Les cruelles difficultés et les souffrances sont innombrables

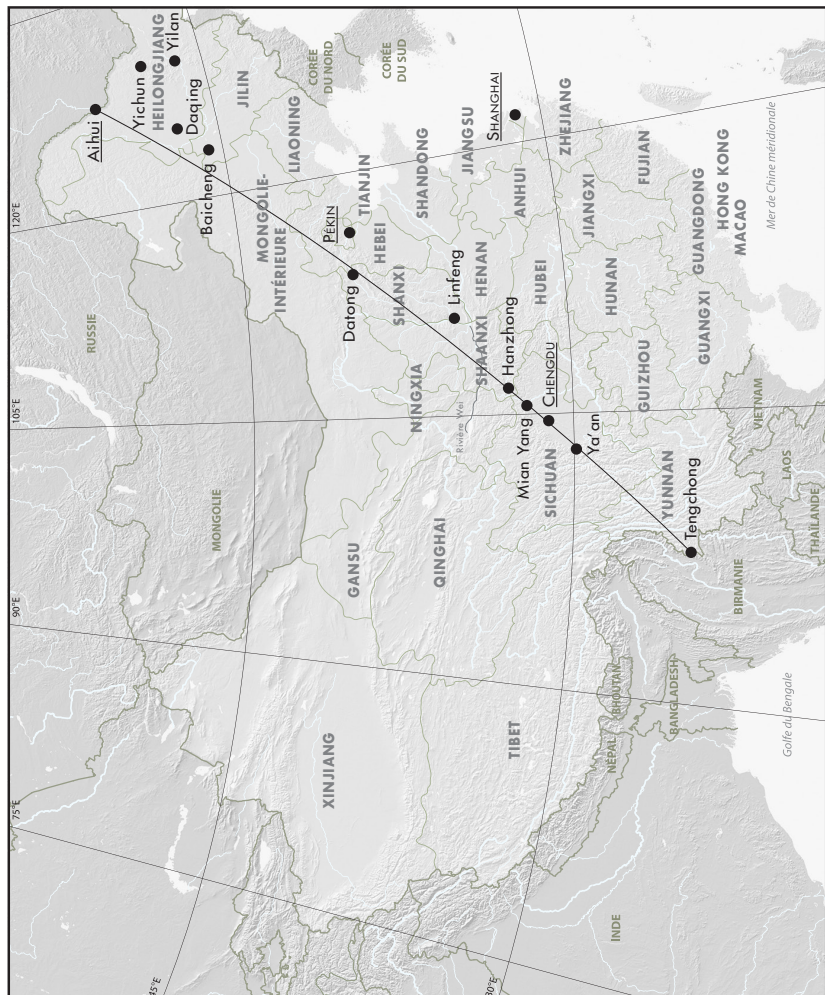
dans ce pays, et pourtant l'on ne saurait parler de « tragédie » ; le sentimentalisme y déborde partout, mais l'amour y mérite rarement son nom ; tous calculent, mais sans perspectives ; et si les espoirs sont si grands à l'égard de l'avenir, c'est qu'il faut déjouer dans le présent le sentiment d'impuissance...

Souvent, il m'arrive de ne plus savoir s'il vaut mieux s'émerveiller de notre courage, ou déplorer notre ignorance et notre entêtement.

15 janvier 2010

1

VERS LE SUD



La diagonale Aihui-Tengchong et les villes étapes

1

« Pékin portait la dentelle verte du printemps, ses milliers de saules et ses cyprès impériaux faisaient de la Cité interdite un lieu d'émerveillement et d'enchantement [...]. Dans la fraîcheur de maints jardins, on ne pouvait croire à la Chine du labeur éreintant, des privations, de la révolution et de l'invasion étrangère qui se cachait sous les toits étincelants des palais¹. »

Edgar Snow esquisse ce tableau dans les premières pages de son *Etoile rouge sur la Chine*.

Je l'avais feuilleté peu avant mon départ. Un hasard, car la réputation de ce livre ne m'avait jamais convaincu : à mes yeux, Snow se situait entre le balourd et l'ingénu.

En le parcourant ce jour-là, mon trouble fut d'autant plus inattendu.

1. Edgar Snow, *Etoile rouge sur la Chine*, traduit de l'américain par Jacques Reclus, Stock, Paris, 1965.

En 1936, Snow vit en Chine depuis huit ans, et l'enfermement pékinois lui pèse désormais autant que les privilèges de sa vie d'Occidental :

« Ici, les étrangers bien nourris pouvaient, dans leur propre petit pays de cocagne, vivre de whisky-soda, de polo, de tennis et de commérages, complètement ignorants dans leur contentement des pulsations de l'humanité en dehors des murs isolants de la grande cité silencieuse¹. »

Snow décide de quitter Pékin et de s'engager dans l'intérieur du pays, où il espère découvrir une Chine moins factice ; surtout, il voudrait percer le mystère de ces « bandits rouges » dont la force, lui dit-on, pourrait faire basculer le pays.

J'étais à la fois surpris et charmé par son style. Sous sa plume, les reliefs escarpés du Shanxi qui s'étendent à perte de vue deviennent « ... des collines interminables comme une phrase de James Joyce, et encore plus ennuyeuses. Et pourtant, cela donne souvent, de manière frappante, un effet à la Picasso, les ombres et les colorations aux angles aigus changeant miraculeusement avec la course du soleil² [...] ». »

Bon observateur, il a parfois des commentaires inoubliables : « Zhou Enlai était bien fait et avait la taille aussi flexible que celle d'une fille [...] », « Mao Zedong, lui, avait une silhouette décharnée, plutôt à la Lincoln », « indifférents à la bataille de Songhu qui faisait rage, les paysans chinois travaillent la terre sous un tapis de bombes³ ». Ou comme lorsqu'il fait ce portrait, à la fois sensible et intelligent, de Mao Zedong :

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

« [...] ce n'est rien de vif ou de voyant [chez Mao Zedong], mais une sorte de robuste vitalité élémentaire. On sent que ce qu'il y a d'extraordinaire en cet homme provient de son éminente et étrange faculté de synthétiser et d'exprimer les besoins urgents de millions de Chinois, et particulièrement de la paysannerie – ces êtres humains appauvris, sous-alimentés, exploités, illettrés, mais bons, généreux, courageux et pour l'instant plutôt insubordonnés, qui forment la grande majorité du peuple chinois¹. »

Cependant, ce qui me bouleversa dans cette lecture se situait bien au-delà du récit historique et de sa teneur plus ou moins approximative. Ma vie pékinoise m'apparut soudain comme aussi factice que celle de Snow soixante-dix ans plus tôt : les murailles de la ville avaient encore épaissi, elles étaient faites aujourd'hui de tours de verre, de blogs et de Starbucks. Le pouls réel de la Chine m'était imperceptible.

A mon tour, j'étais las de parcourir ce pays à travers des lectures de seconde main ou des ouvrages de sinologues, assis au fond d'un café. J'habitais un pays abstrait ; sans corps ni visage, sans terre, forêt ou rivière dont j'aurais eu la connaissance sensible. J'avais envie de prendre la route, de me laisser emmener. Finalement, je me décidai.

2

Je suis arrivé à Yichun vers 19 heures. Ailleurs, c'était le plus souvent l'heure d'affluence, mais ici les passants étaient déjà rares, les boutiques avaient presque toutes fermé.

1. *Ibid.*

Je me suis posté à l'entrée d'un magasin de biscuits, d'où je guettais la venue d'un ami, un peu hébété. J'avais au-dessus de moi un haut-parleur qui martelait sans faiblir « Sablés! Pâtés! Beignets! », les trois mots scandés si rapidement que l'on ne percevait qu'un vague flux sonore. Dans la Chine marchande, c'est le *nec plus ultra* des techniques promotionnelles : l'inlassable rabâchage. De la publicité en *prime time* sur les chaînes nationales aux commerces de bouche ou de chaussures, on ressasse.

Ce fut bientôt le crépuscule. Nous étions en plein été, mais cette ville conservait quelque chose de lugubre et d'hivernal. Les façades étaient lépreuses, les peintures complètement décrépies, et quand l'horloge sonna l'heure, ce fut *L'Orient est rouge* qui retentit.

J'eus l'impression d'être soudainement revenu trente ans en arrière. Dans les résidences militaires, où l'on respirait le puissant parfum du collectivisme, le quotidien était réglé par une discipline commune. A l'aube, dès six heures, la sirène retentissait, puis le soir à nouveau, quand les travailleurs débauchaient. A l'heure du repas également, lorsqu'au réfectoire les résidents venaient partager dans leur dialecte la soupe de riz visqueuse, accompagnée des brioches jaunies par l'excès de bicarbonate. La vie ne prospérait pas librement dans ces lieux, elle y avait été transplantée : les tempéraments, les familles, les rêves, les patois, autant de singularités au service d'une même cause.

C'est cette atmosphère qui règne encore dans Yichun. Située au nord-est de la Chine, dans le Heilongjiang, elle est le chef-lieu de la région du Petit Khingan. Comme le pétrole à Daqing, ou la « Terre noire » à Jiansanqiang, l'exploitation du bois symbolisa l'ardeur collective qui portait la Chine nouvelle. Et tout comme Daqing célébra en Wang Jinxi son ouvrier modèle, la ville de Yichun, elle, chérit Ma Yongshun, l'infatigable bûcheron qui

entonnait avec tous les habitants la glorieuse rengaine du moment : *Du balai les montagnes, on arrive!*

Sun Jiejun est l'héritier de cet enthousiasme. Quand je l'aperçus, quinquagénaire au visage creux et à la mine un peu triste, il sortait d'une cour et transportait de l'eau à l'aide d'une palanche. L'amas de fange, de briques et de planches visible à mi-pente de la colline devait être le bidonville de Yichun.

Je sentis mes pores respirer et l'air pur qui dégrasait mes poumons de Pékinois. Le soleil perça doucement à travers les nuages et vint chauffer ma peau.

Sun Jiejun est né en 1954. Il avait quatre ans quand sa famille déménagea à Yichun : son père, un ancien des volontaires de Corée, y avait été nommé dans un magasin d'Etat. A l'époque, la bourgade qu'était Yichun venait d'être élevée au rang administratif de « préfecture », et dans cette ville presque entièrement nouvelle, on établit deux catégories d'habitants : ceux qui travaillaient dans l'exploitation forestière, et les autres, qui faisaient du commerce. Les premiers couperaient du bois, les seconds leur fourniraient des services. Avec le temps, la distinction s'estompa...

Sun Jiejun devint ouvrier forestier en 1969. Dans la montagne, et pour un salaire de trente-trois yuans par mois, il se familiarisa avec les techniques de coupe, de reboisement et d'entretien de la forêt. Il fut ensuite conducteur de semi-remorques et transporta au volant de camions Libération des troncs impeccablement taillés. Lorsqu'il se maria, en 1977, la ville entrait dans son âge d'or. Bientôt, la Chine allait commencer son développement économique, et jusqu'au milieu des années 1980, des représentants venus de tout le pays se pressèrent dans la ville : officiels ou entreprises, tout le monde devait s'approvisionner en bois.

« Le bois, tout le monde en voulait ! Il en venait de partout ! On ne manquait pas de boulot ici ! »

Sans crier gare, la mère de Jiejun venait de s'inviter dans notre conversation. Cette vieille dame à l'allure flegmatique était restée à la fenêtre jusque-là, fumant élégamment sa cigarette pincée entre l'index et le majeur. Elle m'adressa ses doléances : comment expliquer que la famille d'un vétéran de la guerre des Corées, à qui elle avait donné quatre fils, ne percevait qu'une pension de cent yuans par mois ?

Un vent glacé avait soufflé sur cette famille en 1993. La période faste de Yichun était révolue, des années de déforestation effrénée et d'abattages illégaux et incontrôlés avaient dépeuplé des forêts pluriséculaires. Il fallait mettre fin à l'exploitation. La réforme des entreprises d'Etat fut entamée la même année : désormais, on disposait d'un an pour se défaire d'une gestion obsolète, encroûtée depuis deux générations.

Sun Jiejun s'y était préparé intérieurement. Après tout, il s'agissait d'orientations nationales, pas d'un défi personnel. Mais il fut tout de même estomaqué :

« Je m'étais bien dit qu'il y en aurait un chez nous qui perdrait son travail... Mais de là à ce qu'on se retrouve tous les trois au chômage... »

Son épouse et sa fille travaillaient elles aussi dans l'exploitation, aux services de gestion et de sécurité.

Le creux-cœur véritable, ce fut l'indemnité compensatoire : dix-huit mille yuans. Voilà ce que valaient vingt-cinq années de labeur, et toute sa jeunesse. Mais ce qui le tараudait davantage, c'était le flou qui entourait le calcul de cette compensation : il avait besoin pendant près de trente ans, mais d'autres, après seulement dix ans, percevaient la même somme. Vingt ans qui ne compaient pour rien ?

Les mois qui suivirent furent difficiles.

« Les ouvriers, on est un peu comme les oiseaux : sortis de la cage, on continue de voler autour. Ça m'angoisse toujours d'y repenser. »

Nous nous sommes rencontrés en août 2007, soit quinze ans après cette période de récession dont il n'était jamais vraiment sorti. Avec tant d'autres, il avait grandi dans l'univers des entreprises d'Etat où la famille, les relations amoureuses, le travail, les loisirs obéissaient à un modèle. Quand cette époque fut terminée, Jiejun se rendit compte que le temps avait passé et qu'il cheminait sur le mauvais versant de l'existence.

Il lui fallut brusquement assurer la subsistance d'une famille de quatre personnes, et financer une retraite, ainsi qu'une assurance maladie. Une vie nouvelle commençait, mais sans le moindre plan.

Par la suite, il tomba malade, puis recouvra lentement la santé, au bout d'un an. Comme tant de Chinois à d'autres époques, il ne lui resta que le réseau des relations tissées avec les proches, les amis ou les camarades de classe pour affronter la tempête. Pendant neuf mois, il erra dans le Shandong, avec le soutien de ses plus vieux amis, passant d'un travail à l'autre. Sa nouvelle vie ne lui laissait aucun répit, mais il respira un air de liberté jusqu'alors inconnu.

« J'ai pas arrêté : je passais d'une province à l'autre, j'allais dans des endroits où je n'avais jamais mis les pieds. N'importe où, tant qu'il y avait du boulot ! »

Son périple l'a mené du Shandong au Hubei, du Sichuan jusqu'au Xinjiang, du Guangdong au Fujian. Il retrouva son vieux métier de chauffeur, creusa la terre au barrage de Gezhouba, déchargea des marchandises à Panzhihua, construisit des routes au Xinjiang...

A Yichun, l'économie ne s'est jamais relevée, elle a même continué de se dégrader. Enchâssé entre deux

collines, le quartier marchand paraissait sinistré. Un demi-siècle plus tôt, de jeunes Chinois ou des soldats démobilisés étaient venus pour bâtir cette nouvelle ville. Vingt ans après, on y venait encore, en quête de bois et d'opportunités. Aujourd'hui, les jeunes préfèrent vendre ailleurs leur force de travail, et des familles entières de chômeurs doivent migrer.

Sa fille vend des cartables et son salaire de six cents yuans constitue la principale ressource de la famille. Son mari travaille à Dalian, leurs occasions de se voir sont rares. Une petite fille de six ans jouait autour de nous, interrompant sans cesse de son babil mon entretien avec Sun Jiejun et sa vieille mère.

Jiejun se sent très diminué aujourd'hui. Certes, il a vu du pays, mais il a gagné trop peu d'argent. Il lui faut se soucier tous les mois des mille sept cents yuans de l'assurance sociale; elle devrait même être augmentée à deux mille cent yuans, lui a-t-on dit. Sa gastrite, son hépatite, son inflammation de la vésicule biliaire l'inquiètent aussi, d'autant que dans le fret on voyage nuit et jour.

Je remarquai la propreté et le rangement impeccable de sa maison, malgré son exigüité. Une histoire d'amour-propre sans doute. C'est d'ailleurs cette fierté qui l'a tenu jusque-là, car il sait que parmi ses collègues au chômage, beaucoup sont tombés malades à force d'amertume. Certains ne s'en sont même jamais remis : deux mois plus tôt, il avait encore enterré l'un d'entre eux qui n'avait pas cinquante ans.

Pour qu'elle lui rappelle sa jeunesse, il a fixé au mur sa guitare Papillon, celle qu'il avait achetée plus de trente yuans à l'époque. Quand il jouait, on s'asseyait autour de lui et on écoutait *Le Chant des partisans*. Mais cela faisait longtemps, et d'ailleurs, m'a-t-il dit, il ne savait plus vraiment l'accorder.

Lorsqu'elle rit, Hao Xiurong révèle furtivement les traits qui durent être les siens il y a quarante ans. Elle est restée plus pudique qu'une jeune fille, malgré la vie éprouvante que trahissent ses cheveux blancs, des dents clairsemées et sa silhouette décharnée. Elle penche alors la tête et se couvre la bouche d'une main, comme si elle avait proféré quelque énormité.

Nous nous sommes installés dans sa cour, contre une pile de bois de chauffe. Derrière le vestibule, le bruissement de pluie caractéristique des tuiles de mah-jong indiquait la présence de joueurs. Son pyjama de soie claquait et bouffait dans le vent.

« On est bien ici, je n'ai aucun regret, dit-elle en s'asseyant. Je retourne à Harbin de temps en temps, mais il y a trop de monde là-bas, et trop de voitures. » Elle vit aujourd'hui dans un village de pêcheurs, sur la rive sud du lac Troisième. Cette région des Cinq Lacs se trouve dans le Heilongjiang, à l'extrême nord de la plaine de Songnen : le noir du basalte, l'eau minérale et les cratères endormis en ont fait un parc naturel très apprécié des Chinois.

Au village, Hao Xiurong occupe une place à part :

« C'est une "jeune instruite" qui n'est jamais repartie. Elle vous en dira plus. »

La marchande d'encens du temple Heilong m'avait aussitôt proposé de rencontrer ce personnage. Nous étions passés à mobylette devant quelques stands de poisson grillé, avant d'arriver dans la rue principale où s'alignaient plusieurs enseignes, dont celle de Hao Xiurong, Au poisson frais de Tianshun. Le restaurant n'était pas encore ouvert, mais elle abandonna sa partie de mah-jong et vint nous saluer.

Elle était arrivée dans la région en 1963, à dix-neuf ans. Elle était la deuxième d'une fratrie de cinq filles. Après avoir vécu dans le district de Nangang, près de la voie ferrée, elle fit ses études au lycée des Chemins de fer de Harbin, puis travailla brièvement dans une station de police, à Songhuajiang.

A l'époque, la région des Cinq Lacs était un endroit aussi splendide qu'arriéré. Hao Xiurong fait partie d'une trentaine de jeunes pionniers qui vinrent prêter main-forte au développement local, à l'appel du Parti. La plupart étaient originaires de Harbin.

« A l'époque, les routes avaient moins d'allure! [...] On arrivait à Bei Han par le train depuis Harbin. Ensuite, le chemin de fer s'arrêtait, et là, on terminait en tracteur. Et je ne saurais même pas te dire combien on en prenait avant d'arriver! »

Avec une lenteur infinie, ces fameux « gros pneus » sillonnaient la boue des campagnes en toussant leur fumée noire, mais rien ne pouvait leur résister.

On l'envoya dans un premier village sur la rive nord du lac Troisième, divisée alors en treize unités. La jeune citadine y découvrit la pêche, la fabrication des filets et la culture de la terre. Ces pionniers étaient de jeunes pousses transplantées dans un écosystème totalement étranger : autour d'eux, les villageois restaient sceptiques et, de toute façon, disait-on, ils finiraient par repartir.

Mais la jeunesse leur fit surmonter toutes les difficultés :

« Je me demande parfois où on puisait notre énergie : on turbinait toute la journée, mais dès qu'on entendait parler d'une projection de film dans un champ, on sautait sur un bateau et on traversait tout le lac s'il le fallait! » J'eus l'impression qu'elle rajeunissait à mesure qu'elle évoquait ces souvenirs.

En 1967, ce fut le début du mouvement « Monter à la montagne, descendre à la campagne ». De nombreux jeunes gens arrivèrent de Pékin, Shanghai ou Tianjin, et apprirent à planter le soja, élever des porcs ou pêcher le poisson. Mais on causait aussi beaucoup autour de parties de cartes, avant d'aller flâner sous la lune. On se liait alors d'amitié, et certains parlaient même d'amour.

Hao Xiurong, elle, épousa le chef de l'unité de production, un paysan du coin, à dix-neuf ans. Elle fut mère de quatre enfants et devint fort expérimentée dans les tâches domestiques. Toute la famille déménagea ensuite vers l'actuel village – « l'unité n° 10 » – au début des années 1970.

Quand le mouvement de Rééducation prit fin, Xiurong s'était déjà habituée à son quotidien villageois. Ses camarades repartirent peu à peu vers la ville, mais elle décida de rester : à six, déménager encore n'était pas simple, de toute façon.

Elle n'éprouve aucun regret, et son tempérament joyeux l'a sans doute beaucoup aidée. Le reste du monde ne la préoccupe guère. Ses fils sont pêcheurs dans le village, comme leur père, et sa fille unique est ouvrière à Harbin, un travail qui lui a été officiellement offert en dédommagement, en tant que fille de « jeune instruite ». Elle non plus n'aime pas tellement la ville et pense souvent à rentrer au village, près du lac.

Tandis qu'elle nous saluait en nous remerciant de notre visite, elle se souvint du film *Vent et feu contre la citadelle*, et fredonna une vieille rengaine des années 1970... « C'était le bon temps ! » fit-elle avec légèreté, sans en dire plus. Elle insista ensuite pour que nous restions dîner, ou qu'au moins nous revenions le lendemain pour déjeuner. Sa fille rentrerait de Harbin et toute la famille serait réunie. La jeune et ignorante Hao Xiurong, arrivée

il y a quarante-quatre ans dans la région, ne ressentait aujourd'hui aucune amertume.

L'univers des Cinq Lacs a pourtant beaucoup changé, et personne ne se soucie plus de l'histoire de ces « jeunes instruits ». L'eau des lacs est également moins transparente, car toutes les usines et les hôtels flambant neufs y déversent leurs déchets. Elle nous avoua tout de même qu'elle regrettait de ne plus voir nager de barbeaux, ou de ces jolis poissons à queue rouge.

4

Quatre jours après mon départ de Pékin, j'arrivai enfin à Aihui, où mon voyage devait commencer. J'avais défini un itinéraire menant jusqu'à Tengchong, au Yunnan, en partant de Aihui, dans la province du Heilongjiang, soit de l'extrême nord-est frontalier de la Russie jusqu'au sud-ouest proche de la Birmanie.

Si l'on trace une diagonale rejoignant ces deux villes, on observe qu'elle correspond à une ligne de démarcation géographique : côté est, à peine 43 % du territoire, mais qui est occupé par 90 % de la population ; à l'ouest, une immensité relativement inhabitée. Elle correspond également à une ligne de partage ethnique, puisque la majeure partie des Han occupe l'est du pays, tandis qu'à l'ouest vivent Mandchous, Hui, Tibétains et de nombreuses autres minorités nationales.

Cette « ligne Aihui-Tengchong » est une trouvaille de l'historien et géographe Hu Xuanyong, qui illustre la concentration et la pression démographique chinoises. Au terme de mouvements migratoires successifs, la

répartition de notre population a fini par correspondre à celle que distingue aujourd'hui cette ligne. En revanche, les villes et les villages situés tout au long de cette médiane sont restés en marge du miracle économique chinois.

A mon arrivée, je fus surpris de mon propre enthousiasme. Je me suis précipité vers le musée d'Aihui, une institution exclusivement consacrée à l'oppression de la Chine par les Russes, à leur occupation de notre territoire, et à la façon dont ils s'étaient adonnés à divers massacres, viols et pillages. Il y aurait d'ailleurs matière à s'interroger sur cette longue histoire de défaites : si l'on excepte la période correspondant au règne de l'empereur Kangxi, nous n'avons jamais été capables, ne serait-ce qu'une fois, de remporter la moindre victoire militaire.

A sa construction en 1975, le musée fut baptisé musée de l'Antirévisionnisme. Six ans à peine après le conflit sur l'île Zhenbao, nos deux pays se trouvaient dans un moment extrêmement critique de leur relation. Qui aurait pensé que, dix ans auparavant, la Chine et l'URSS avaient été membres d'une même famille œuvrant à l'établissement du camp socialiste, opposant ensemble leur résistance au capitalisme ?

Je dus constater que, hormis le musée et les berges du fleuve Heilong, il n'y avait, de fait, rien à voir dans cette bourgade. J'ai passé la nuit chez une vieille dame dont le grand-père avait vécu sur la rive opposée, un siècle plus tôt. C'était un survivant du massacre des Soixante-quatre villages à l'est du fleuve. Il était parvenu à traverser les eaux du Heilong accroché à la queue d'un cheval.

Aujourd'hui, ce sont de vieilles histoires. Aihui fait partie de la municipalité de Heihe, et, comme beaucoup de villes frontalières, elle doit tout au commerce. Quand mon ami Zhu Xiufeng s'y installa en 1992, la formule « Shen au sud, Hei au nord » était sur toutes les lèvres :

l'économie de Shenzhen, au sud, décollerait grâce au voisinage de Hong Kong, et Heihe, frontalière de la Russie, prendrait la même direction. Mais ces espoirs furent vite douchés, car si Shenzhen s'est envolée, Heihe ne réussit même pas à décoller.

De part et d'autre du fleuve, on fit un temps commerce de fourrures russes contre des produits d'industrie légère ; mais passée la première lune de miel, des indécidables réciprocques anéantirent toute confiance et le commerce déclina. Difficile d'affirmer laquelle des parties fut responsable, mais quoi qu'il en soit, une défiance ancienne retrouva là toute sa vivacité.

On ressent assez peu l'impression d'être sur une frontière. Si l'on excepte les enseignes en cyrillique, les vendeurs russophones et les Russes eux-mêmes qui déambulent toute la nuit avec des bouteilles d'alcool, Heihe s'apparente à beaucoup de petites villes chinoises. Quant au fleuve Heilong, il est certes profond, large et mystérieux, mais depuis la rive, j'avoue ne lui avoir rien trouvé de notable, hormis la rareté des constructions : j'aurais tout aussi bien pu me promener sur une rive du Yangtsé, observant la berge opposée. Cette impression d'avoir parcouru plus d'un millier de kilomètres pour retrouver ce que je connaissais déjà m'effraya. La ville de Heihe m'est apparue comme une grosse rue Yabao, ce quartier de Pékin où l'on vend des produits de gros destinés à l'export vers la Russie.

En longeant les bords du fleuve, nous sommes tombés sur une bagarre : les deux types, qui étaient extrêmement soûls, essayèrent même de nous mêler à leur rixe. Je suis assez poltron et je préférerai éviter leurs coups. Mon ami suggéra d'aller plutôt jeter un œil aux prostituées du quartier russe. Pour seulement deux cents yuans, me dit-il, on y caressait des fesses, comme dans un rêve. Ces

dames étaient de surcroît aussi exotiques que dévergondées : un trait caractéristique des femmes blanches, qui leur vaut cet attirance particulière des hommes chinois.

Lors d'un déjeuner, un historien du cru me fit part d'une théorie : pour l'emporter sur les Russes, il nous fallait coucher avec un maximum de leurs femmes. Là-bas, on manquait d'hommes, il nous suffisait d'y faire naître des Chinois.